

Script

Léo Bonneville

Number 128, February 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50734ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bonneville, L. (1987). Review of [Script]. *Séquences*, (128), 8–8.

et efficace (Just the facts, sir), le sergent Friday. Le film intitulé *Dragnet 1987* suivra les aventures du fils de ce flic modèle, interprété par Dan Aykroyd. Tom Hanks et Christopher Plummer sont aussi de la distribution.

Danger à Tanger

Alexandre Arcady, le metteur en scène français qui était venu tourner *Hold-up* à Montréal avec Belmondo, est maintenant rendu au Maroc pour y diriger *Le Dernier Été à Tanger*, un film policier dont l'action se déroule en 1956. Thierry Lhermitte est un détective privé, Roger Hanin un propriétaire de café relié à la pègre et Jacques Villeret un personnage douteux.

Du mot à l'image

Le romancier américain Norman Mailer est devenu réalisateur pour porter lui-même à l'écran son roman *Tough Guys Don't Dance*, l'histoire d'un ancien boxeur qui, à la suite d'une nuit de beuverie, croit avoir tué sa femme. Ryan O'Neal et Isabella Rossellini se partageront la vedette. Notons que Mailer a aussi écrit le scénario d'une transposition moderne du *Roi Lear* de Shakespeare que doit tourner Jean-Luc Godard et où le romancier tiendra sans doute le rôle-titre.

Retours aux sources

Bruce Beresford, réalisateur de *Crimes of the Heart*, est revenu dans son pays d'origine, l'Australie, pour y tourner *End of the Line* avec Bryan Brown (*Tai-Pan, F/X*), un drame de la mine. Une autre rapatriée, Gillian Armstrong, qui est venue tourner *Mrs. Soffel* au Canada, a retrouvé son interprète de *My Brilliant Career*, Judy Davis, pour un film intitulé *High Tide*.

Problèmes à la noix

Barbra Streisand revient au cinéma dans un film réalisé par Martin Ritt, *Nuts*, où ses partenaires sont Richard Dreyfuss, Eli Wallach et Karl Malden. On y raconte la triste histoire d'une femme que des traumatismes subis dans son enfance conduisent à la prostitution et au meurtre.

Robert-Claude Bérubé

DICIONNAIRE DU CINÉMA

sous la direction de Jean-Louis Passek

Après le Boussinot (2 vol.), le Tulard (2 vol.), voici le Passek. Vraiment l'édition française nous gâte. Ce



dictionnaire est un véritable régal. On y trouve des explications sur tout ce qui regarde le cinéma. Plus de 4 700 articles couvrent les domaines artistique, historique, technique et économique. C'est dire que rien n'est laissé de côté. Les biographies donnent des renseignements précis et fournissent la filmographie du personnage. Un lexique des termes techniques, les fiches de 2 001 films ainsi qu'une bibliographie inter-nationale complètent cet imposant volume. Si les 68 dessins sont répartis selon les termes qu'ils expliquent, les 250 photos (en couleurs ou en noir et blanc) ont été groupées à la fin du volume. Curieux, je suis allé voir ce que ce dictionnaire donnait du Canada et du Québec. Les deux ont été ramenés sous le terme Canada. L'auteur de la notice (Jean-Pierre Jeancolas) trace un panorama habile de notre cinéma. D'autre part, plusieurs cinéastes de chez nous y trouvent une notice: Norman McLaren, Ted Kotcheff, Wolf Koenig, Roman Kroitor, Don Owen, mais aussi Jean-Pierre Lefebvre, Denys Arcand, Claude Jutra, Arthur Lamothe, Fernand Dansereau, Pierre Perrault, Jean-Claude Labrecque, Gilles Groulx, Michel Brault. Même *Séquences* est citée à la page 99. J'ai été surpris de ne pas y trouver Francis Mankiewicz (Les Bons Débarras) et Jean

Beaudin, pourtant primé à Cannes pour J.A. Martin photographe. Comme d'ailleurs Jean-Jacques Beineix a été ignoré malgré son surprenant *Diva*, en 1981. Ces petits écarts n'enlèvent rien à la qualité et à la valeur de cet ouvrage colossal. Ce qui fait tout l'intérêt de ce dictionnaire, c'est qu'il couvre les champs les plus divers du cinéma que les auteurs ont explorés avec un rare bonheur. La présentation soignée, la facilité de repérage rendent cet instrument de recherche indispensable pour toute bibliothèque publique comme pour tout cinéophile avide de renseignements précis et d'explications justes. Un ouvrage de consultation à garder à portée de la main.

Léo Bonneville

Larousse, Paris, 1986, 890 pages.

LE CINÉMA DE COSTA-GAVRAS en collaboration

La sortie de *Z* a eu un effet « choc ». Costa-Gavras atteignait le grand public et divisait la critique. On admirait cette « épopée de notre temps » (Gilbert Salachas) qu'on considérait comme « du cinéma de combat, du cinéma militant » (Jean-Louis Bory). D'autre part, on déplorait « une heure et demie de système le plus racoleur, accrocheur, complaisant, tape-à-l'oeil » (Jean Narboni). Bref, on était pour, on était contre. Et *Z* n'était que le premier volet d'une trilogie complétée par *L'Aveu* et *L'État de siège*. Malgré le retentissement de ces films, aucun livre n'avait encore été consacré à Costa-Gavras. Voici

CinémAction



Le cinéma de Costa-Gavras

ovf

que René Prédal réunit différents collaborateurs qui font l'analyse de ce « cinéma politique ». Il n'est pas facile, particulièrement en France, de définir le cinéma politique, parce que ce qui importe ce n'est pas la vérité mais, comme disait Mao Zedong, de savoir « d'où vient la vérité ». Or, il semble que la vérité a nom prolétariat. Comme l'explique François Pouille, « filmer des ouvrières est révolutionnaire et ne pas en filmer est bourgeois ». Et voilà comment on défend ou détruit un film. Or, la clé de *Z* et de la trilogie est précisément la vérité. Rien que la vérité. C'est ce que s'appliquent à découvrir les collaborateurs de cet ensemble. Et c'est passionnant. De plus, « les collaborateurs de la création » prennent la parole. Le scénariste Jorge Semprun nous dit que Costa-Gavras l'a approché parce qu'il voulait bénéficier de son « expérience de militant ». Le chef opérateur Pierre William Glenn nous apprend que sa part d'improvisation est nulle parce que Costa-Gavras « est très précis sur un tournage ». Pour Ricardo Aronovich, autre chef opérateur, ce qui importe à Costa-Gavras, c'est « un certain type de photo ». Quant à la monteuse Françoise Bonnot, pour Costa-Gavras « chaque histoire doit connaître son rythme spécifique, celui qui lui permet de produire son effet maximum. » Je ne connais pas de meilleure introduction à l'oeuvre de Costa-Gavras que ce collectif.

Léo Bonneville

Cerf, Paris, 1985, 160 pages.

ROBERTO ROSSELLINI par Michel Serceau

Il ne s'agit pas d'une biographie de Roberto Rossellini mais plutôt d'une étude de l'oeuvre en partant des premières tentatives du cinéaste. Michel Serceau s'applique, avec une minutie qui l'honore, à découvrir divers aspects qui se recoupent de film en film. Ne suivant pas l'ordre chronologique, il préfère aborder certains points en montrant comment évolue non seulement la pensée du réalisateur mais aussi son approche des

scénarios. Abordant les sujets sociaux, Rossellini, loin de les « interpréter à la lumière d'une idéologie ou d'une philosophie quelconque, les utilise comme révélateurs, chez ses personnages, du plus grand nombre d'idéologies, de philosophies possible, comme miroir de leur mentalité. » Il ne fait aucun doute que Rossellini est un passionné du réel. Ses films en témoignent et sa méthode de travail est conçue comme une « technique de structuration et



d'approfondissement de l'analyse du réel. » Ainsi son personnage cherche ni la dénonciation, ni le discours idéologique, mais devient « le conducteur d'une démarche qui, mettant en perspective tous les points de vue, doit permettre un véritable recul critique. » Michel Serceau consacre plusieurs chapitres à interroger le christianisme de Rossellini. Examinant les oeuvres les plus humaines, il découvre où se loge le spirituel qui affleure comme par enchantement. Jamais Rossellini ne se départira de sa vision chrétienne de la vie. Mais, pour Serceau, « le seul thème véritablement rossellinien est peut-être le thème de la différence. » Ce cinéma d'analyse s'est efforcé de montrer « à hauteur d'homme, les interprétations qu'en ont les individus et leurs écarts avec le réel. » En fait, conclut l'auteur, l'oeuvre de Rossellini témoigne « d'exigences de clarté et milite pour une lucidité du spectateur. » Un livre qui plonge intelligemment et brillamment dans toute l'oeuvre d'un maître du néo-réalisme.

Léo Bonneville

Cerf, Paris, 1986, 288 pages.